

enquêtes à la main. De temps à autre, ils venaient ainsi demander quelques nouvelles du pauvre perdu.

En les reconnaissant, Rosa devint d'une pâleur effrayante ; ses lèvres s'amincirent, et son nez, plus blanc que le marbre, s'effaça comme dans la mort. Zolg, attentif, la couvrit du petit manteau qu'il portait par précaution sur son bras.

Arrivée au milieu de l'enclos, elle tourna brusquement ses grands yeux noirs sur Zolg, et attendit d'une voix étranglée :

— Faut-il que tu sois bon, d'avoir encore soin de moi !

— Si je pouvais l'être assez pour que Dieu vous rende heureuse !

— Va leur dire que non, » répliqua-t-elle en désignant les colliers rangés en dehors du seuil et les saluant faiblement de la main. Puis elle s'enfuit sous un rideau de sa chambre.

Quand elle eut échauffé son mouchoir de son haleine pour sécher ses yeux avant de paraître devant sa mère, elle arriva furtivement derrière elle, puis s'arrêta craintive, car la présumptueuse Rosa était bien changée. Madame de Senne se croyant seule, relisait attentivement le lambeau du papier mystérieux où elle espérait toujours deviner quelque mot mal compris, quelque indice caché dans le sens de ces paroles vulgaires, enfin elle cherchait Michel.

Il y avait juste un an d'écoulé sur l'événement qui lui paraissait toujours être arrivé la veille. Assise devant une armoire ouverte, elle reniait d'en retirer les vêtements du cher petit absent qui régnait sur tout elle-même, et baisait ses habits qui représentaient sa forme, sa grâce et sa voix, elle s'abreuvait de cette joie terrible qui brise et qui tue, que la Vierge a dû sentir pour devenir à jamais charitable aux femmes qui lui redemandent leurs enfants perdus.

Il s'éleva un grand trouble dans l'âme de Rosa. Ce transport d'une tendresse comme divine, accordée au simulacre de Michel, lui révéla tant de choses à la fois, tant de générosité, de souffrance, d'amour contraint chez sa malheureuse mère, que la jeune fille se saisit de tous les vêtements de son frère pour s'en couvrir, et que se jetant sur les genoux de sa mère surprise, elle lui cria : « Maman, embrasse-les sur moi comme tu les embrassais, je t'en prie ! » Une telle mère pouvait-elle ne pas comprendre une telle fille ? Nulle parole n'avait répondu à Rosa ; Rosa se sentit seulement étreinte au cœur qui se rouvrait tout grand pour elle, et couverte de larmes brûlantes, trop longtemps contenues entre elles deux.

Ce fut un moment d'intelligence éternelle. Le beau visage enflammé de cette jeune fille redevenue un moment heureuse parut à sa mère une brillante prophétie ; elle osa la contempler à plein cœur et se rassasia de consolation. Rosa, d'un air tendre et réfléchi, lui dit :

— Pourquoi me cachais-tu que tu pleurais toujours ?

— Parce que je voulais te laisser grandir sans t'étouffer, ma chère fille. La douleur de tous les jours n'est pas de ton âge.

— Oh ! j'ai ton âge, maman, puisque j'ai Fâge ou l'on souffre. Et j'ai souffert, va. Tous mes jours depuis ce soir-là, je les ai bien soufferts ! Laisse-moi te le dire pendant que je l'ose. Une fois que je rentrais, que j'étais lasse, que j'avais faim, et que tu t'us contenté de voir que j'avais faim, et que ta bonté, comme pour lui, me choisit de ce que j'aimais, je me jetai sur ces choses avec tout mon appétit réveillé. Puis, je ne sais quoi, comme un couteau, me traversa l'estomac. Devine... c'était de manger seule ces fruits et ces gâteaux que tu me donnais ; et je les trempai de larmes, et j'eus honte, et je courus donner tout à nos chèvres, à sa Nanine. Depuis ce temps-là je n'aime plus à manger.

— Et voilà donc pourquoi tu a pris les gâteaux en aversion ?

— Oui ; j'ai bien souvent prié mon ange gardien de porter à mon frère toutes ces choses dont je n'étais plus digne.

— Assez, mon enfant, interrompit la mère, dont le courage commençait à faiblir.

— Non, poursuivait passionnément Rosa, il faut que tu me pardones pour toujours. Comment te ferus-tu, si tu ne savais pas que j'ai souffert autant que toi ? Demande à Zolg, il connaît tous mes chagrins, lui : te voyant si pâle, si changée, ma mère, toi si douce, mais si muette avec moi, je lui confiai un jour que je voulais aller me perdre aussi, afin d'être pardonnée et... regrettée autant que mon frère.

Madame de Senne tressaillit et saisit sa fille par le corps.

— Oh ! vois-tu, poursuivait Rosa, je ne savais pas alors penser tout ce que je pense à présent ; pourtant je ne voulais rien faire sans le conseil de Zolg ; Zolg fut très-étonné. Il me répondit : « Mademoiselle, s'il en arrivait ainsi, votre mère mourrait tout à fait. » Et cela fit que je restai pour tâcher de te faire vivre.

Madame de Senne comba la tête devant toutes ces leçons du malheur. Elle sentit que Rosa pouvait déjà savoir et garder un secret parce qu'elle avait beaucoup réfléchi ; elle partagea donc avec elle celui de la lettre.

Rosa, d'abord ivre d'espoir, écouta cette confidence en riant convulsivement ; puis après avoir épilé cette lettre avec la plus grande

attention : « Pourvu, dit-elle en joignant les mains avec force, pourvu qu'il se ressouvienne de sa prière et qu'il la récite le matin et le soir ; oh ! la sainte Vierge n'y pourra résister, ma mère !

— Mon enfant, je t'aime... et je vous donne à tous deux mon égale bénédiction, » dit la mère.

Tel fut le résumé de cet inoubliable entretien.

Madame de Senne s'établit plus fervente que jamais dans son patient supplice. On comprend ainsi les martyrs lapidés recevant tout à coup le bienfait d'un peu d'eau fraîche pour laver leurs plaies vives. Plus elle avait souffert, plus la foi s'affermissait dans son esprit. Si ses pensées n'étaient pas moins amères, on pouvait dire qu'elles étaient moins bouillantes, et comme on les ressent dans la pieuse gravité d'une église. Se ressouvantant que tous les bonheurs taient comme des volées d'oiseaux, elle entraînait dans la conviction que rien dans cette vie, tel solitaire, tel dépoillée qu'elle soit, n'est inutile devant l'appréciation de Dieu. Elle alla jusqu'à s'avouer qu'une douleur sans mesure n'est rien au fond d'elle-même, puisqu'elle peut cesser avec la mort ; mais que ce qui en reste d'impérissable, c'est le respect, c'est l'acquiescement avec lesquels on l'a subie. Ses larmes coulaient dans la soumission, et celles-là comptent seules, car elles ne coulent pas sur le sable aride de la révolte ; elles s'épanchent sur le sein de quelque ange attentif qui les garde pour en désaltérer un jour l'âme même d'où elles ont coulé. Elle continua de se maintenir debout pour marcher dans les ronces. Elle releva son front qui, si jeune encore, se courvait déjà de cheveux blancs. Elle loua Dieu qui lui laissait la vie pour accomplir sa tâche. Et quelle tâche ! Celle de pardonner à une coupable telle que Rosa ! Quel devoir ! Celui de conserver un pareil amour pour élever Michel, s'il vivait ; un pareil amour pour le pleurer, s'il ne vivait plus.

La mère et la fille se tiennent donc près l'une de l'autre, comme deux prières vivantes que le silence et l'abandon ne décourageaient pas.

Il est presque inutile d'appuyer sur un fait dont nous venons de lire la preuve : c'est que la turbulence de Rosa se trouvait subjuguée par un repentir si vrai, qu'il était devenu de la raison. Cette raison douloureuse avait été greffée, pour ainsi dire, sur un cœur plein d'énergie, palpitant de l'instinct hâtif de la domination. L'énergie seule lui restait pour aimer et soutenir dans ce cœur l'inébranlable volonté d'obéir. Elle ne croyait plus en elle, mais dans les autres. Elle marchait devant eux par la peur de s'égarer encore ; par la défiance de s'obéir à elle-même, qui n'avait pas su se commander. Ses yeux ne lui servaient plus qu'à regarder ; mais, quant à juger, discerner et choisir, ceux de sa mère en étaient la vraie lumière ; elle n'y voyait plus que par eux.

En ce moment, tous les jardins étaient en fleurs, les chemins verts ; puis les jours se levaient et se couchaient, changeant la teinte des arbres, des rues et du ciel, et rien ne changeait dans la dévorante immobilité de l'absence de Michel.

C'est au milieu de ces bienfaits et de ces tristesses qu'elles se préparèrent au petit voyage qui conduisait annuellement cette veuve par delà Vincennes. Elle allait y régler elle-même avec des fermiers les produits de la culture des terres qui faisaient tout son patrimoine et celui de ses enfants. Ce départ rappelait au vif la disparition de Michel. Suivant sa mère, s'éloigner de Paris, c'était quitter le poste où son cœur était enchaîné... pauvre sentinelle ! Mais jamais le mot, *il le fait*, n'avait trouvé de résistance chez cette femme selon Dieu. Elle partit, et Rosa se laissa doucement emporter sous son adorable surveillance.

On ne pouvait passer librement depuis le boulevard de la Bastille jusqu'à la barrière du Trône. Un grand encombrement de voitures et le conflit de troupes, arrivant par la même porte, ne permettaient pas même aux piétons de traverser les obstacles qui, de minute en minute, obstruaient le chemin. La chaleur était excessive ; des flots de soleil tombaient sur des flots de promeneurs, de curieux, de gens affairés, se croisant en sens et en intérêts divers. Le simple carrosse de louage qui conduisait madame de Senne et Rosa fut forcé de s'aligner à la bordure de ce boulevard populeux, et bientôt comme toutes celles qui ne pouvaient avancer, elle servit de point de mire aux marchandes de fruits et de fleurs qui se pressèrent autour de la portière. Madame de Senne, usant patout du droit de faire un peu de bien, couvrit les genoux de Rosa de toutes les offrandes fraîches ou fanées qu'on venait lui présenter ; Rosa passa dans son bras plusieurs couronnes de bluets dans l'intention de les attacher à la première chapelle qu'elle verrait sur le chemin. La figure noble et pâle de sa mère apparaissant sous le store vert à demi tiré, fit accourir un gros petit Savoyard, qui s'efforça de suspendre sa marlotte pelée à la hauteur de la glace ; après quoi, comme les autres et la main pleine, il s'en alla reprendre à l'ombre son siège, c'est-à-dire la dalle qu'assouplissait un tapage de poussière en guise de coussin.